

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for Du 10 mars 1903.

Notre Maire, Journaliste.

Personne parmi nous n'ignore que l'Association Nationale des Manufacturiers Américains va se réunir très prochainement en convention à la Nouvelle-Orléans.

C'est une nouvelle victoire, plus éclatante encore que toutes les précédentes, que notre métropole peut enregistrer à son actif, déjà passablement glorieux.

On sait, en effet, que l'Association des Manufacturiers est la plus puissante, la plus riche, la plus active qu'il y ait dans l'Union. Il y a quelques années à peine, la seule pensée d'une pareille réunion dans la Cité du Croissant est fait sourire les hommes sérieux.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le choix de notre ville comme siège de cette Convention est en grande partie l'œuvre de notre maire, M. Paul Capdevielle. Il en a en quelque sorte la paternité, et ce n'est pas une des moindres fiertés de son administration.

Mais là se sont pas bornés son œuvre si solennelle circonstance. Il ne suffisait pas à ses yeux que ces hommes d'affaires arrivassent dans notre ville avec une connaissance vague des richesses inépuisables de notre sol, des ressources variées de notre agriculture, des progrès de nos industries, de nos puissants et multiples moyens de communication, de l'activité féconde de notre commerce, sans oublier les douceurs enivrantes de notre climat, l'esprit chevaleresque et le caractère affable des habitants de notre ville et de nos campagnes.

Il en a voulu que, en mettant le pied sur le sol néo-orléans, les étrangers eussent sur toutes ces choses des notions exactes. Et pour donner plus de poids à sa parole, plus d'autorité à ses allégations, il s'est mis lui-même à l'œuvre et s'est transformé en journaliste.

L'Association des manufacturiers possède un organe officiel — The American Industries — c'est à cette revue rédigée par des écrivains de talent qu'il est allé confier son travail.

Il en est résulté une revue sommaire des ressources, des avantages de la Nouvelle-Orléans au point de vue de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, des moyens de communication, etc. Aucune branche de l'activité humaine n'a été oubliée ou négligée dans le court aperçu. Tout est clairement exposé et expliqué de telle sorte que quiconque a lu attentivement cet article peut se vanter de connaître la Nouvelle-Orléans, non seulement à l'époque et durant l'année suivante, mais dans tout son glorieux passé.

On y trouve même avec une agréable surprise certains détails que, d'ordinaire, on néglige un peu trop, les hôtels, par exemple, les clubs, les institutions d'enseignement, etc.

L'article se termine par un court mais brillant aperçu sur le splendide avenir qui s'ouvre devant la Nouvelle-Orléans comme foyer d'activité et centre d'affaires.

Il ne manque à ce travail absolument qu'une seule chose, la politique, proprement dite, et ce n'est pas la son moindre mérite. On ne peut qu'en féliciter notre maire qui n'a rien de commun avec le politicien, mais qui est un administrateur de premier ordre.

LA Louisiane Française

Sous la signature de M. Pierre Coubertin, nous lisons dans un récent numéro de "Figaro":

Le chevalier de Kerlerec, qui fut en son vivant gouverneur de la Louisiane, trouve aujourd'hui une compensation tardive à ses malheurs immérités. Ce gentilhomme a la chance de voir surgir parmi ses descendants un esprit chercheur et curieux dont le talent va tirer sa mémoire de l'oubli et la venger en même temps des injustes attaques de ses contemporains. Toutefois, dans l'ouvrage très documenté auquel il met la dernière main et dont nos archives diplomatiques, coloniales, maritimes ont fourni les multiples éléments, le baron Marc de Villiers du Terrage ne s'est point borné à dresser la silhouette ou à conter les aventures d'un ancêtre colonial; il a prétendu restaurer au même coin la physionomie d'une de nos colonies les plus belles et les moins connues. Cette tentative méritoire va bénéficier d'une triple actualité. Il y a cent ans, en effet, que la Louisiane et les vastes territoires qui en dépendaient plus ou moins directement ont été cédés aux Etats-Unis; l'exposition de Saint-Louis est destinée à commémorer cet événement, et puisque la cession a eu lieu, félicitons-nous du moins que les Américains nous en sachent gré et qu'un francophilisme ardent et sincère paraisse devoir transformer leur prochain "World's Fair" en une manifestation de cordiale sympathie envers notre pays.

L'acquisition de ces régions ensolées et fertiles équivalait à une seconde fondation de la grande république transatlantique! Le mot a été dit là-bas et il n'est point exagéré; à deux des trois principaux tourments de son histoire, le peuple américain a donc rencontré le concours efficace de la France.

En toute justice, on doit reconnaître pourtant que l'abandon de la Louisiane n'a pas été consenti sans regret: la signature qui en décida était celle d'un homme qui n'avait point coutume de rien céder à personne, cet homme ne s'appelait encore que Bonaparte. Et voilà une seconde actualité. Car si, de tout temps, la mémoire de l'empereur Napoléon est demeurée populaire des bords de l'Escaut aux rives du Var et de la Bidassoa, bien autre est aujourd'hui la popularité dont jouit, parmi nous, le premier consul. Or le premier consul ne visait à rien moins qu'à recommencer le long du Mississippi l'expédition d'Egypte, mais les avantages que lui assuraient cette fois son pouvoir solidement établi et son prestige indiscuté. Les troupes qui, sous le commandement de Victor, devaient occuper la Louisiane (taitement sinon secrètement retournée depuis peu par l'Espagne à la France) n'attendaient plus que l'ordre d'embarquement et le nouveau gouverneur était

déjà en route lorsque la rupture de la paix d'Amiens vint modifier de fond en comble les plans de Bonaparte. On peut dire qu'en trois jours l'acte de vente fut rédigé et signé: la province lointaine échappait à la mère patrie, mais du moins elle ne passerait point à l'ennemi; elle formerait une des assises de cette grandeur américaine où la quelle nos pères se plaisaient à voir la rivalité nécessaire et permanente de la grandeur britannique.

J'ai mentionné une troisième actualité; c'est la moins flatteuse pour notre amour propre national; c'est aussi la plus imprévue. Le croiriez-vous? Les propos antimilitaristes que nous sommes accoutumés d'entendre retentir à nos oreilles infortunées, l'an de grâce 1903, ne sont qu'un écho affaibli des aménités prodiguées par les gens du Parlement royal aux officiers d'il y a cent cinquante ans. Sous ce rapport, l'interminable procès intenté à Kerlerec rappelle, à s'y méprendre, certain procès plus récent... et plus célèbre aussi. M. de Villiers du Terrage n'a pas eu besoin de souligner les analogies; il les laissera discrètement s'imposer au lecteur.

Affligeante, comme toute, cette histoire louisianaise prise dans son ensemble, depuis La Salle et d'Iberville jusqu'à ce malheureux Anby dont les notables de l'endroit firent un révolutionnaire malgré lui et qui ne savait plus, en fin de compte, s'il gouvernait au nom du roi de France ou bien au nom du roi d'Espagne. Affligeante et consolante, en même temps, car elle distingue clairement ce qui nous a fait défaut de ce dont nous n'avons jamais manqué. Aux coupables indifférences, aux vilaines intrigues, aux routines invétérées de la métropole elle oppose en un saisissant contraste des figures courageuses et persévérantes de marins, de fonctionnaires et de colons.

Nous avons en les hommes; seule, la volonté gouvernementale était absente. Et notez que ces deux éléments de toute politique coloniale sont d'importance inégale au souverain: on a l'impression de fixer une ligne de conduite et de s'y tenir; mais les hommes, et la nation ne les possède point, comment les fabriquer? Cinq-vingt années d'une pédagogie énergique et opiniâtre y suffiraient à peine. Les Français dévoués à l'œuvre exotique n'ont pas dégénéré; ils sont plus nombreux, plus actifs, plus entreprenants encore que leurs pères; et, par ailleurs, que d'améliorations dans les méthodes, que de progrès dans l'administration! Malgré tout ce qui reste encore à accomplir de réformes nécessaires, le contraste est énorme entre le présent et le passé. Voilà pourquoi, si les annales de la Louisiane contiennent des pages douloureuses, elles ne sont pas, du moins, pour décourager l'effort colonial, et il n'est pas mauvais qu'elles nous soient contées.

Rien que pour l'avoir écrit, ce mot de Louisiane qui semble tissé de fibres ensolées, mille croquis s'évoquent dans ma mémoire. Mais ce ne sont point les danses nègres au clair de lune ni les pittoresques récoltes de sucre et de coton ni les grands arbres saupoudrés de lichens gris qui surgissent ainsi devant moi; ce sont les visages et les gestes d'une race à la fois très forte et très affinée, très moderne et très seigneuriale, en laquelle j'ai noté avec une douce surprise la survivance étonnante de la grâce et de

l'urbanité françaises. Comme elles ont grand air, les femmes de la Nouvelle-Orléans quand elles reçoivent dans leurs modestes loges de l'Opéra Français les hommages de jeunes gens! Et comme il est joli de se dire alors que cette société d'aspect un peu nonchalant s'est occupée tout le jour à refaire son avenir; que, ruinée par la guerre de Sécession, elle rétablit sa fortune sans rien perdre de son élégance, et que les chiffres alignés par elle n'ont rien enlevé à la grâce de son sourire!

Dans les petites maisons dissimulées le long des avenues ombreuses vivent des gentilles femmes du grand siècle dont le langage un tantinet suranné s'applique aisément aux sujets les plus "up to date" et dont les manières très fines habillent à merveille les mœurs du jour. Si jadis, à Versailles, on avait discerné au cercle du Roi les cours du coton ou du rendement d'une machine agricole, c'est assurément avec ce décorum et en ces termes châtiés que la conversation se serait poursuivie entre princes du sang et duchesses à tabouret. En plus, traîné dans les intérieurs, sur les choses et sur les gens, un peu de cet indéfinissable parfum colonial, fait d'exil et de langueur, de vagues espoirs et de fatalité pesante, et dont l'arôme vague pénètre d'une si intense mélancolie... C'est que, par les fenêtres, s'introduit non point la brise tempérée de l'Europe, mais le souffle d'une nature remuée par le passage du "Père des Eaux", le vieux Mississippi, et troublée par l'approche des Terres chaudes.

En Marche. Treize étudiants ouvrent la marche, portant des lettres au carton dont l'ensemble forme les mots "Quartier Latin". Puis, vient la "musique", composée d'instruments "apocalyptiques"; puis s'avance l'"Enterrement du Gaz à six sous", suivi immédiatement de la "Retraite des blanches", figurée par six étudiants en chemise ou présomés telles, en chemise — "shocking!" — et portant des cierges. Les "Etudiants à travers la reconstitution..." approximativement l'histoire de la jeunesse étudiante.

Dans le "groupe interdit par la censure", deux résolvant l'invincible Bibi-la-Parée, l'Enterrement du Moutin-Kouge, en carton-pâte, porté sur une civière par des gens en cagoule rouge, obtient le plus vif succès, ainsi que le "Défilé des Facultés" et surtout le "Char de Tivoli", où quelques jeunes filles, légèrement vêtues, dansent le "tam chin". Assurément le "tam chin" n'est pas une danse banale, mais le caractère en paraît un peu confus et il est douteux qu'elle soit adoptée dans les salons.

Signalons encore le "Triomphe de l'Alcoolisme", sous la forme d'un baveur gras et jofif, écrasant de sa supériorité le baveur d'eau rachtique et politrinaire.

Tout le long du parcours, ce font des cris, des cabrioles fantastiques. Les terrasses des cafés étaient bondées de consommateurs qui, pour mieux voir, s'étaient perchés sur les chaises et les tables. Une triple haie humaine bordait la chaussée, tandis que, des balcons, des fenêtres, pleuvaient les petites rondelles multicolores.

La cohue était telle, place Saint-Michel, qu'il a fallu, pour passer sur la rive droite, faire appel aux gardes à cheval. Le préfet de police lui-même prit la tête de la colonne qu'il conduisit jusqu'à la place de la Concorde. Si les costumes du cortège n'étaient pas d'une somptuosité extraordinaire, en revanche la bonne humeur n'a pas fait défaut une seconde.

A cinq heures et demie, les Montagnards étaient revenus à leur point de départ, place de la Sorbonne, et la dislocation avait lieu. Intermittent à l'heure du dîner la bataille de confetti a repris dans la soirée. La foule était plus nombreuse que dans la journée, sur les grands boulevards.

Les marchands avaient baissé leur prix et les confetti ne valaient plus que cinquante, même quarante centimes le kilo. Aussi faisaient-ils de bonnes affaires. Les sacs s'enlevaient avec rapidité, et les rondelles légères volaient partout, égayant de leur polychromie la chaussée envahie par les promeneurs.

Un nouvel appareil de télégraphie sans fil vient d'être inventé par M. Hewitt et permettrait de vulgariser rapidement cette application nouvelle de la science, en la faisant entrer immédiatement dans la pratique courante. Il consiste en un globe de verre dans lequel sont scellés deux tubes contenant du mercure. Cet appareil permet de déterminer des ondes puissantes et rapides, de façon à transmettre sans difficulté des messages sur des distances très considérables, et sans que ces correspondances puissent être interceptées.

La télégraphie sans fil. Un nouvel appareil de télégraphie sans fil vient d'être inventé par M. Hewitt et permettrait de vulgariser rapidement cette application nouvelle de la science, en la faisant entrer immédiatement dans la pratique courante. Il consiste en un globe de verre dans lequel sont scellés deux tubes contenant du mercure. Cet appareil permet de déterminer des ondes puissantes et rapides, de façon à transmettre sans difficulté des messages sur des distances très considérables, et sans que ces correspondances puissent être interceptées.

En mettant le pied sur le trottoir des Champs-Élysées, de Landrec explora les alentours d'un regard circulaire. Et, tout à coup, il tressaillit avec un sourire mauvais de ses lèvres minces. Là-bas, à cinquante mètres environ devant lui, descendant vers la place de la Concorde, la Purée allait lentement, les mains dans ses poches.

De Landrec se mit à se servir de loin. Nous allons donc savoir où tu perches, oiseau de malheur! murmura-t-il. En effet, le singulier personnage, dont les paroles énigmatiques avaient eu le don de forcer la générosité du riche Américain, s'en retournait momentanément satisfait.

Le but de sa visite était atteint, et il se promettait de renouveler l'opération. Cet homme avait longtemps vécu à Buenos-Ayres, d'abord d'expéditions plus ou moins avoables, de professions multiples, et peu lucratives. Il était taillé pour les basses besognes. Puis, un beau jour, il avait rencontré, sur le port, celui qui se faisait appeler du nom sonore de Mbudoza.

Le hasard d'une conversation, naturellement provoquée par l'Américain et par de Landrec, présent à l'entretien, l'avait fait se mettre à la solde des deux amis.

Chargé par eux d'une mission aussi importante que malhonnête, il avait pleinement réussi, et, sans vergogne ni scrupules, empoché le prix de son infamie. Puis il s'était embarqué pour le Brésil, tandis que les deux hommes faisaient fortune à la suite de son opération.

Depuis, ils n'avaient jamais entendu parler de lui. Rassurés, ils l'oublièrent. A Rio-de-Janeiro, Chopard avait essayé du commerce; il s'était institué débitant de liqueurs françaises, gagnant de l'argent d'abord pendant cinq ou six ans. Mais la réussite l'avait grisé, la débauche peu à peu l'entraîna et englobait les bénéfices.

Un matin, il se réveillait complètement ruiné. Oublié de dettes, incapable de travailler sérieusement à se refaire une situation et, d'autre part, ayant appris le départ de Mendoza et de Landrec pour la France il avait projeté de venir les retrouver pour vivre à leurs dépens.

Un vol audacieux le mit en possession de trois ou quatre cents francs, et lui permit de prendre passage à bord d'un navire anglais qui l'avait laissé à Liverpool. De là, il s'était d'abord transporté à Dieppe, son pays natal. Désireux de s'y revêtir d'un peu d'honnêteté, pour essayer de finir ses jours à l'abri

de la justice et de la prison, il rêvait maintenant de s'y établir hôtelier.

Il devait avoir pour associé un de ses cousins, Pierre Ledat, l'ancien matelot du marquis de Sommerense. Il avait été aux trois quarts assommé par le comte de Berac, dans la cale de la "Médusa", et, pour le sauver, le science avait fait un miracle, mais il était sourd.

Grâce à la générosité de Mme de Sommerense, il se trouvait à l'abri du besoin. La noble femme, en effet, lui avait constitué une rente de douze cents francs.

Il vivait à Dieppe en petit rentier, mais s'ennuyait de rester inactif et trop seul. Le retour de son cousin Chopard, dont il ignorait les fâcheux antécédents, l'avait rempli de joie.

Tout de suite, les deux hommes, malgré quinze ou seize ans de séparation, avaient renoué les relations étroites de leur adolescence.

Et Chopard, dans l'espoir d'exploiter fructueusement le secret de don José de Mendoza, avait laissé croire à son cousin qu'il rapportait des pays exotiques un petit magot avec lequel on ferait quelque chose.

Enfin ils s'étaient arrêtés à l'idée d'exploiter un fonds d'hôtelier débauché. Chopard était alors parti pour Paris et, ce soir-là, s'en retour-

UNE CHINOISE.

Les membres du contingent français, officiers ou soldats, signalèrent, à leur retour de l'Extrême-Orient, qu'une femme avait joué un rôle important dans le soulèvement des boxers. Liao, car tel est le nom de notre héroïne, n'en était qu'à ses débuts; elle a fait des progrès depuis deux ans, puisque, du grade de capitaine dans une bande de pirates du Szechouan, elle est devenue généralissime des troupes de l'insurrection dans toute la province, commande en cette qualité une armée de dix mille hommes aguerris, et règne en maîtresse absolue sur un vaste territoire.

Le plus grand journal de l'Extrême-Orient, les "North China Daily News", donnent des détails fort curieux sur la carrière de l'héroïne chinoise et sur sa personne.

Disons de suite que Liao a vingt-huit ans, qu'elle est aussi belle que courageuse et intrépide; à l'endroit des femmes de son rang, elle a les pieds "naturels", c'est à dire qu'elle ne sautille pas pitoyablement sur de hideux moignons, comme ses malheureuses sœurs.

Ajoutons que Liao, sans être une lettrée, a quelque instruction. Elle est très populaire en Chine, où le peuple l'a surnommée Kouan Yin, ce qui est le nom bouddhiste de la déesse de la Grâce.

Ses origines sont obscures. Ce n'est que vers 1900 qu'elle commença à faire parler d'elle. Profitant du mouvement antictranger et antichrétien organisé par les boxers, elle rassembla plusieurs bandes et commença à piller les campagnes. Sa beauté, le bruit de ses exploits attirent de nombreux bandits et pirates, et c'est ce voit assez puissamment pour acquiescer des villes de second ordre.

Son intrépidité, l'enthousiasme qu'elle sait communiquer à ses soldats lui assurent des succès répétés; tout plus devant elle, et la voici qui ose marcher sur l'importante ville de Chengtoun. Mais sa connivence risque de la perdre.

Pour retentir sous ses bannières six chefs de pirates, elle leur a promis à chacun sa main. Adroitement, elle feignit de leur offrir six, avec l'arrière-pensée de trainer en longueur. Cependant, sa véritable affection se trahit un jour: c'est le plus jeune et le plus aimable des six pirates qu'elle a, en pensée, choisis pour époux.

Malheur à l'élu! En s'apercevant qu'il est dupé, les cinq autres se précipitent sur lui et le percent de leurs épées. Les vainqueurs, excités par le sang, se battent entre eux: trois des rivaux tombent morts.

Les deux survivants vont-ils s'entre-égorger sous les yeux de la belle Liao? Mieux avisé, l'un d'eux réfléchit qu'il est bien mieux et bien laid pour prétendre à la main de "sa générale". Il préfère partir à l'anglaise avec ses hommes, en emportant tous les objets de valeur qui tombent en leur pouvoir.

Pour comble de malheur, alors que Liao n'a plus autour d'elle que sept à huit cents partisans, et sans munitions de guerre, celles-ci ayant été emportées en secret par les fuyards, un espion vient annoncer qu'un mandarin militaire, à la tête d'une colonne de 2,500 soldats, n'est plus qu'à un kilomètre du camp. La panique éclate. Avec quelques jeunes gens qui lui restent fidèles, Liao s'enfuit juste à temps dans les montagnes.

Ces événements se passaient vers la fin de 1902. On croyait que la déesse de la Grâce terminerait sa carrière en rentrant sur la scène du monde. En quelques semaines, elle a réussi à lever une armée de 15,000 hommes, qui grossit de jour en jour.

La Jeanne d'Arc chinoise a juré de rejeter à la mer, d'où ils sortent, les "Diabes étrangers."

L'expédition polaire du baron Toll. Le lieutenant Kolchak, membre de l'expédition du baron Toll, qui est revenu à Saint-Petersbourg, va très prochainement repartir pour la Sibérie, chargé par l'Académie impériale des sciences de se mettre à la recherche du baron Toll.

Le baron Toll avait quitté l'été dernier, avec quelques indigènes, le personnel de son expédition pour aller explorer la terre de Bennett, et depuis lors on n'avait plus de nouvelles de lui; se qui fait supposer qu'il aura probablement vu ses communications coupées par la rupture des glaces entre la Nouvelle-Sibérie et la terre de Bennett, ou il aura été conséquemment forcé d'hiverner.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

On ne cultive pas seulement le grand drame et la haute comédie au Tulane, on y excelle aussi dans les interprétations des pièces bouffonnes et des situations ridicules. Le succès de "Ae You a Mason" en est la preuve.

M. Rice et Wise y provoquent de constants éclats de rire depuis dimanche soir. Il en sera de même toute cette semaine.

THEATRE CRESCENT.

"Lost River", un drame très émouvant, très bien écrit, très bien monté et interprété par une troupe d'élite, attire la foule depuis dimanche au Crescent. C'est à la fois un succès d'artistes et d'auteur. Dès à présent, on peut affirmer que la salle ne désemplira pas toute cette semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

Dans sa seconde semaine d'engagement le talent de M. Ober est affirmé plus encore que dans la première. Des dimanche dernier la conquête du public était faite; ainsi la foule se presse-t-elle au Grand Opera House.

"What Happened to Jones" est une des meilleures pièces les plus amusantes du répertoire. M. Ober est d'ailleurs soutenu par l'excellente troupe attachée à ce théâtre.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Fanny Rice, l'amusante comédienne que chacun sait, et la brillante écuyère qui s'appelle Milly, Capel sont les deux pièces de résistance, cette semaine, à l'Orpheum. Mais ceux de variétés artistiques de ces deux excellentes artistes: Dialogues, monologues, chants, danses, exercices acrobatiques s'y succèdent avec une rapidité étonnante. C'est ce qui fait le charme de l'Orpheum.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

No. 15. Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIÈRE PARTIE

IV

LA PURÉE!

Suite.

Don José avait immédiatement sauté pour le faire reconnaître.

Les deux associés demeurèrent un instant silencieux après son départ.

Il réfléchissait à l'importance de cette visite désagréable, tent à fait imprévue et peut-être dangereuse.

Enfin de Landrec parla le premier.

—En bien! don José, qu'en pensez-vous?

—Je pense que si cet homme reste à Paris et revient souvent ici, il faudra s'en débarrasser le plus vite possible.

—C'était justement mon avis. Le camarade peut devenir gênant, il a trop d'andane.

—Quand vous voudrez qu'il disparaisse, vous me le direz, je m'en charge.

Sur ces paroles menaçantes pour José Chopard, dit la Purée, de Landrec se leva, prêt à prendre congé.

—Quand partez-vous? Interrogea-t-il.

—Demain soir, probablement, c'est une question de paquebot.

—Bien, je vous reverrai avant cela!

—Si vous voulez, il se peut que j'aie quelque chose à vous dire.

En tous cas, il serait urgent, pendant mon absence, de surveiller le type qui soit d'ici, si vous le retrouvez.

—Entendu, je vais essayer.

—A revoir, cher ami, je vous laisse travailler et penser à votre belle marquise!

De Landrec disparut après avoir lancé cet phrase ironique. Il sortit rapidement de l'hôtel

comme poussé au dehors par une pensée subite.

Décidément, ce Jules Chopard reparaisait inopinément à Paris, chez don José de Mendoza, ne lui disait rien de bon pour l'avenir.

Il aurait voulu savoir de quelle ombre il venait de surgir brusquement, et où il retournerait.

Sa présence constituait, tout à coup, une sorte de danger absolument imprévu jusqu'alors, peut-être même une grave menace, s'il fallait en croire ses paroles.

Possesseur du secret terrible qui liait de Landrec à don José, il était l'épée de Damoclès toujours suspendue sur leurs têtes.

Il devenait de toute nécessité de tenir ce misérable sous leurs mains ou, comme l'avait si judicieusement exprimé l'Américain, de le faire disparaître au plus tôt.

Mesure radicale, mais plus compromettante. Ah! s'ils avaient été là-bas, dans cette République argentine encore mal policée, aux mœurs faciles, où les grands propriétaires fonciers sont les maîtres sans conteste, sans frein et sans loi de leurs serviteurs ou de leurs ouvriers, la suppression eût été plus facile.

Mais en France, où l'on s'inquiète de tout, l'opération présentait de gros risques.

N'importe, il fallait étudier la question, trouver des moyens sûrs d'exécution.

En mettant le pied sur le trottoir des Champs-Élysées, de Landrec explora les alentours d'un regard circulaire.

Et, tout à coup, il tressaillit avec un sourire mauvais de ses lèvres minces.

Là-bas, à cinquante mètres environ devant lui, descendant vers la place de la Concorde, la Purée allait lentement, les mains dans ses poches.

De Landrec se mit à se servir de loin.

Nous allons donc savoir où tu perches, oiseau de malheur! murmura-t-il.

En effet, le singulier personnage, dont les paroles énigmatiques avaient eu le don de forcer la générosité du riche Américain, s'en retournait momentanément satisfait.

Le but de sa visite était atteint, et il se promettait de renouveler l'opération.

Cet homme avait longtemps vécu à Buenos-Ayres, d'abord d'expéditions plus ou moins avoables, de professions multiples, et peu lucratives. Il était taillé pour les basses besognes.

Puis, un beau jour, il avait rencontré, sur le port, celui qui se faisait appeler du nom sonore de Mbudoza.

Le hasard d'une conversation, naturellement provoquée par l'Américain et par de Landrec, présent à l'entretien, l'avait fait se mettre à la solde des deux amis.

Chargé par eux d'une mission aussi importante que malhonnête, il avait pleinement réussi, et, sans vergogne ni scrupules, empoché le prix de son infamie.

Puis il s'était embarqué pour le Brésil, tandis que les deux hommes faisaient fortune à la suite de son opération.

Depuis, ils n'avaient jamais entendu parler de lui.

Rassurés, ils l'oublièrent.

A Rio-de-Janeiro, Chopard avait essayé du commerce; il s'était institué débitant de liqueurs françaises, gagnant de l'argent d'abord pendant cinq ou six ans.

Mais la réussite l'avait grisé, la débauche peu à peu l'entraîna et englobait les bénéfices.

Un matin, il se réveillait complètement ruiné. Oublié de dettes, incapable de travailler sérieusement à se refaire une situation et, d'autre part, ayant appris le départ de Mendoza et de Landrec pour la France il avait projeté de venir les retrouver pour vivre à leurs dépens.

Un vol audacieux le mit en possession de trois ou quatre cents francs, et lui permit de prendre passage à bord d'un navire anglais qui l'avait laissé à Liverpool. De là, il s'était d'abord transporté à Dieppe, son pays natal. Désireux de s'y revêtir d'un peu d'honnêteté, pour essayer de finir ses jours à l'abri

de la justice et de la prison, il rêvait maintenant de s'y établir hôtelier.

Il devait avoir pour associé un de ses cousins, Pierre Ledat, l'ancien matelot du marquis de Sommerense.

Il avait été aux trois quarts assommé par le comte de Berac, dans la cale de la "Médusa", et, pour le sauver, le science avait fait un miracle, mais il était sourd.

Grâce à la générosité de Mme de Sommerense, il se trouvait à l'abri du besoin. La noble femme, en effet, lui avait constitué une rente de douze cents francs.

Il vivait à Dieppe en petit rentier, mais s'ennuyait de rester inactif et trop seul. Le retour de son cousin Chopard, dont il ignorait les fâcheux antécédents, l'avait rempli de joie.

Tout de suite, les deux hommes, malgré quinze ou seize ans de séparation, avaient renoué les relations étroites de leur adolescence.

Et Chopard, dans l'espoir d'exploiter fructueusement le secret de don José de Mendoza, avait laissé croire à son cousin qu'il rapportait des pays exotiques un petit magot avec lequel on ferait quelque chose.

Enfin ils s'étaient arrêtés à l'idée d'exploiter un fonds d'hôtelier débauché. Chopard était alors parti pour Paris et, ce soir-là, s'en retour-

naît à Dieppe, enchanté.

De Landrec l'avait heureusement filé sans être aperçu jusque là.

Très intrigué de le voir entrer dans la gare Saint-Lazare, il y pénétra sur ses pas, se dissimulant de son mieux.

—Où peut-il bien aller? se demandait-il avec une sorte de perplexité inquiète.

S'il habite la banlieue, il est sûr que je vais le perdre tout à l'heure, sans avoir rien appris.

Il serait pourtant urgent de connaître son domicile, mais voyager ce soir ne me sourit guère.

Cette dernière réflexion lui suggéra l'idée de questionner lui-même et hardiment la Purée. Il manœ